

1453-1492

## EUROPÉEN ET ORIENTAL: LE JUDAÏSME MÉDITERRANÉEN À L'AUBE DE LA MODERNITÉ

Jean-Christophe ATTIAS

1453. Date fatidique, riche de résonances contrastées dans la mémoire européenne. Byzance disparaît, après une longue agonie que l'Occident chrétien n'a pas su, n'a pas voulu sans doute interrompre, et à laquelle il a même directement contribué. En 1203-1204 déjà, les soldats d'une croisade dévoyée avaient montré ce dont ils étaient capables: carnage, pillage et incendie. Après 1282, l'Empire byzantin n'est plus qu'un petit royaume grec dont les jours semblent comptés. Les catastrophes s'accumulent. L'ascension ottomane est irrépessible. L'ennemi est aux portes. Le Turc se rend peu à peu maître de l'Anatolie, déborde en Europe balkanique, s'empare d'Andrinople en 1362. L'étau se resserre. Et c'est la chute, redoutée, inévitable. Le 29 mai 1453, après des semaines d'héroïque et vaine résistance, la Rome d'Orient tombe aux mains de Mehmet II, surnommé *Fatih* – le Conquérant. C'en est fait de Byzance.

Byzance. On sait ce que ce mot évoque en Occident. Le luxe, l'intrigue et les fameuses querelles. Mais Constantinople, c'est aussi la ville de l'empereur Constantin I<sup>er</sup> le Grand (r. 306-337), celui par qui l'Empire romain est devenu chrétien. Constantinople: capitale de l'Empire romain d'Orient. Désormais Istanbul, capitale d'un empire musulman en pleine expansion qui l'a longtemps, âprement convoitée. Sainte-Sophie devient mosquée. Et le Turc menace toujours. Ses avancées – jusqu'aux portes de Vienne – ne cesseront de hanter une chrétienté souvent divisée face aux armées infidèles.

### **La fin de Byzance, vue d'Espagne...**

Aux yeux des Juifs d'Espagne qui, notamment depuis les grandes persécutions de 1391, croient percevoir les signes avant-coureurs d'une rédemption imminente, l'événement prend un sens bien particulier. C'est au

cœur de l'Orient, en Palestine, que doit s'achever le processus du salut. Or ce qui ce passe en Orient montre bien que ce processus est entamé.

L'empire d'Édom – la chrétienté – eut en effet deux commencements. Le premier fut Jésus. Le second fut Constantin qui, en se convertissant au christianisme, livra aux prêtres Rome et l'Empire et construisit la grande cité de Constantinople. Rome et Constantinople sont l'une et l'autre inscrites pour la vengeance de l'Éternel. Constantinople sera détruite la première, et puis viendra le tour de Rome...

Or voici: Constantinople est tombée! Au sein de communautés juives espagnoles en butte à l'intolérance, à la violence, à l'exclusion, divers courants messianiques et apocalyptiques, s'alimentant à d'antiques traditions, s'emparent de l'événement. C'est Isaac Abravanel (1437-1508) qui, après l'expulsion des Juifs d'Espagne, reprendra et systématisera ces traditions, pour en voir l'accomplissement progressif dans le cours des bouleversements de son temps. Une exégèse subtile et quelques calculs lui permettent de montrer que la prise de Constantinople est annoncée par Daniel 12,11 («Et depuis le moment où sera supprimé l'holocauste perpétuel et établie l'abomination horrible, il se passera mille deux cent quatre-vingt-dix jours»)<sup>1</sup>. Puis il ajoute:

Après la prise de Constantinople, les malheurs d'Israël se multiplieront, [il sera victime] de mortalité, de famine et de captivité, [les Juifs] seront chassés d'entre les peuples au sein desquels ils sont, jusqu'en 1335 après la destruction du Second Temple, soit 50 ans après la conquête de Constantinople [...]. Et il se peut qu'alors [en 1503] se révèle le Roi-Messie, que Rome soit détruite ou que vengeance soit tirée des nations...<sup>2</sup>

On connaît la suite. Le Messie ne vint pas. Rome ne fut point détruite. Mais quant aux malheurs d'Israël, ils se multiplieront bien. Chassés d'Espagne en 1492, les Juifs ibériques attachés à leur foi et refusant le baptême partent en quête de terres de refuge. Ne s'arrêtant pas en Italie comme certains, beaucoup gagnent précisément les terres du Grand Turc. Salonique, bien sûr, la Terre sainte, aussi, mais encore Constantinople-Istanbul vont recevoir les vagues successives de ces premiers réfugiés auxquels s'adjoindront, au fil des ans, nombre de marranes revenant à la foi

<sup>1</sup> «Jours» veut dire «années». La valeur numérique de «jours», *yamim* en hébreu, est de 100.  $1290 + 100 = 1390$ . Le Temple, selon une tradition rabbinique, a été détruit en 68. L'holocauste perpétuel y a été suspendu trois ans et demi auparavant, soit en 64.  $64 + 1390 = 1454$ . De 1454, on retire un an (pour les années à mois défectifs), et l'on obtient 1453, date de la chute de Constantinople.

<sup>2</sup> Jean-Christophe ATTIAS, *Isaac Abravanel, la mémoire et l'espérance*, Paris, Cerf, 1992, p. 151.

de leurs pères. Partageant le statut de dhimmis (protégés) avec les anciens maîtres chrétiens de la Rome d'Orient, ils vont pendant cinq siècles vivre sous la férule des nouveaux maîtres du Levant.

Mais là où arrivent les expulsés d'Espagne, il y a déjà des Juifs, des «autochtones»: des Juifs byzantins ou «romaniotes», hellénophones, dépositaires d'un héritage culturel spécifique. Il va falloir compter avec eux. L'accueil ne sera pas toujours bienveillant. Les conflits ne manqueront pas. Les Espagnols mettront quelque temps, malgré tout – malgré leur nombre surtout –, avant de s'imposer. Mais qui sont donc ces Juifs byzantins, et qu'a signifié pour eux la fin de Byzance?

### ... et vue de Byzance

D'abord l'ultime phase d'un démembrement entamé depuis longtemps déjà. Sans doute une élogie sur la chute de Constantinople est-elle composée en hébreu par Mikha'el ben Shabtai Kohen Balbo de Candie. Mais si l'on n'a pas nécessairement gardé un bon souvenir de la domination byzantine, qui n'a certes pas toujours été clémente pour les Juifs, l'on n'en considère pas moins avec circonspection les succès ottomans. Pourtant, selon certaines traditions, difficiles à contrôler, les Juifs de Constantinople auraient secrètement promis à Mehmet II de ne pas aider l'empereur byzantin face au conquérant turc...

En réalité, la politique de conquête ottomane est avant tout, pour les Juifs romaniotes, indissociable de déplacements de populations spontanés ou imposés. La prise d'Andrinople, en 1361, promue, après Brousse, au rang de capitale d'un Empire ottoman en pleine ascension, puis la conquête de Constantinople, devenant à son tour capitale, sont suivies d'importants mouvements migratoires. Soucieux de reconstruire Istanbul désertée, Mehmet II y transpose diverses populations: musulmans, Arméniens, Grecs, Slaves, ainsi que maintes communautés judéo-byzantines originaires de divers points de l'Empire. Voilà ce que pour beaucoup signifie concrètement la chute de la Rome de l'Orient. Plus qu'un signe annonciateur de la fin des temps, les souffrances de l'exil et du déracinement.

Ce faisant, le conquérant prépare sans le savoir le terrain de la future domination judéo-espagnole. Cet exil des Romaniotes crée en effet une situation où les immigrants de la péninsule Ibérique vont trouver vides de Juifs la plupart des centres situés dans les Balkans et en Anatolie lorsqu'ils arriveront dans l'Empire à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et après. De cette façon, ils ne rencontreront de véritable résistance à leurs aspirations hégémoniques que dans des localités comme Istanbul ou Andrinople, où se trouvent encore quelques communautés judéo-byzantines actives.

### Constantinople ville juive<sup>3</sup>

Après la conquête, c'est Moïse Kapsali (vers 1420-vers 1495), un Juif romaniote, originaire de Crète, mais vivant déjà à Constantinople avant sa chute, qui se trouve placé à la tête d'une communauté sans doute riche de sa diversité, mais périodiquement secouée de conflits. Les Romaniotes ne sont pas les seuls. Il y a des Ashkénazes, aussi, et des Espagnols, déjà. Et les Romaniotes se séparent eux-mêmes en deux grands groupes: Juifs «orthodoxes», rabbanites, et Juifs «hétérodoxes», karaïtes.

Les karaïtes sont à Constantinople les représentants actifs d'un courant apparu dans la Babylonie du VIII<sup>e</sup> siècle et ayant essaimé depuis dans tout l'Orient, dont la principale spécificité est son rejet de la Tradition orale (*Mishna*, Talmud) – une tradition qui, aux yeux du Juif rabbanite, est au contraire au cœur même de la définition du judaïsme. Comme leurs frères rabbanites, les karaïtes byzantins ont parcouru les routes de l'exil. Venus de différentes régions de l'ancien Empire byzantin, voire d'Asie, de Crimée ou du sud de la Pologne, et après avoir afflué d'abord à Andrinople, ils se sont finalement installés dans la nouvelle capitale ottomane.

On imagine les tensions qui agitent une communauté aussi mêlée, aussi disparate même. Des tensions génératrices de conflits, bien sûr, mais aussi signes d'une vitalité étonnante. D'abord à Andrinople, puis à Constantinople, se développe en effet une riche vie intellectuelle, favorisant échanges et dialogues entre des partenaires *a priori* bien éloignés les uns des autres. Karaïtes et rabbanites fréquentent les mêmes écoles. Les Romaniotes viennent s'abreuver au savoir de maîtres sépharades ou venus d'Allemagne. Le rabbanite Élie Mizrahi (vers 1450-1526), le fameux (futur) surcommentateur de Rashi qui devait succéder à Moïse Kapsali à la tête du judaïsme constantinopolitain, écoute les mêmes leçons que le karaïte Élie Bashiatsi (vers 1420-1490), appelé lui aussi à devenir le chef de sa communauté. L'un et l'autre viennent se former à l'école du célèbre – célèbre en son temps – Mardochee Komtino (1402-1482).

Médecin et prédicateur errant, Ephrayim ben Gershon de Verroia, attiré par la réputation du maître, fait le voyage de Constantinople pour le voir. Il ne sera pas déçu, et racontera avec émotion l'entrevue qui lui est accordée. Astronomie, médecine, géométrie, algèbre, logique, Bible, *Mishna*, Talmud, grammaire, poésie et exégèse: c'est tout cela que, rabbanite ou karaïte, romaniote ou non, l'on vient apprendre auprès d'hommes comme Komtino.

<sup>3</sup> Sur l'histoire culturelle du judaïsme byzantin tardif, voir notamment notre ouvrage *Le commentaire biblique. Mardochee Komtino ou l'herméneutique du dialogue*, Paris, Cerf, 1991.

Le rayonnement de l'école de Constantinople attire les visiteurs, les étudiants à la recherche d'un maître. Les échanges sont multiples et réciproques. Des terrains neutres (l'étude des sciences exactes ou de la philosophie, l'interprétation littéraliste des Écritures) permettent des rencontres fructueuses, des débats sans doute animés, mais que les contentieux anciens ne stérilisent pas.

### Conflits

Certes, les vieilles querelles ne sont pas pour autant totalement oubliées. On pose, de part et d'autre, des conditions au dialogue: ainsi les enseignants rabbanites exigent-ils de leurs élèves karaïtes de ne jamais ouvertement profaner les jours de fête rabbanites et de toujours rester respectueux de leurs maîtres. Mais cette ouverture, cette liberté des échanges, même contrôlées et assorties de restrictions, ne sont pas du goût de tout le monde. Certains y voient même un sujet de scandale. Et bien sûr les jaloux ne manquent pas: les maîtres rabbanites jouissent d'un réel prestige auprès de leur disciples karaïtes. Et ils dépendent d'eux sur le plan économique. Un parti se forme, une coalition d'intérêts divers. Et c'est la crise, à la veille de l'arrivée des expulsés d'Espagne.

Quelques notables de la communauté de Constantinople se réunissent pour faire interdire par *herem* (anathème) tout enseignement rabbanite en direction des karaïtes. Il s'agit en fait de proscrire toutes les formes d'échange: interdiction d'enseigner aussi bien les sciences juives que les sciences profanes, de répondre à des questions ponctuelles, d'engager le moindre débat et même d'apprendre aux enfants karaïtes à lire ou à écrire l'hébreu!

Pour parvenir à ses fins, ce parti conservateur ne lésine pas sur les moyens. On convoque le chef spirituel des communautés juives de Constantinople, Moïse Kapsali. On le presse d'édicter l'interdit. Il s'y refuse. Les sciences grecques appartiennent à tous, et il n'est de la compétence de personne d'en interdire l'enseignement, quels qu'en soient les bénéficiaires, Juifs, chrétiens ou musulmans. Moïse Kapsali voit cependant que ce n'est pas pour entendre cela de lui qu'on l'a fait venir. Il demande un délai de vingt-quatre heures. On comprend qu'il cherche à gagner du temps. On se jure alors de prononcer le *herem* dès le lendemain matin, coûte que coûte, quand bien même on serait minoritaire.

Les enseignants, alertés, prennent peur. C'est leur gagne-pain qui est menacé. Ils se rendent auprès du grand rabbin. Et se plaignent de la persécution dont ils sont l'objet. Moïse Kapsali les assure de sa sympathie et leur demande de rentrer chez eux. Il se propose de raisonner leurs adversaires.

C'est alors que les notables, ayant eu vent de cette entrevue, font irruption. L'altercation est vive. L'on crie de toutes parts.

Furieux, les jeteurs d'anathème ameutent voyous et hommes de main. Armés de gourdins, ceux-ci menacent de rosser quiconque s'opposera à la décision qui va être prise. De leur côté, le lendemain matin, les enseignants rassemblent leurs partisans: simples Juifs, notables, anciens. Ils en appellent à l'autorité de Moïse Kapsali. Celui-ci se rend auprès d'eux. Des émissaires de l'autre camp viennent lui reprocher ce favoritisme. Il leur répond qu'il ne peut d'aucune façon s'associer à leur entreprise, il leur reproche d'être prêts à tout pour l'emporter, sans se soucier de la crise et des dissensions qu'ils suscitent. Ils insistent pourtant. Les délégations se succèdent. Viennent les menaces. On fait comprendre au grand rabbin récalcitrant que s'il refuse d'avaliser la décision d'interdiction, l'on est prêt à le remplacer.

Craignant de se voir destituer, Moïse Kapsali, accompagné de quelques anciens, se rend à la synagogue où sont réunis les adversaires des enseignants. Armés de leurs gourdins, les hommes de main du parti veillent à l'entrée. Aucun enseignant n'ose évidemment se présenter pour plaider sa cause. Le risque est trop grand. Le grand rabbin, isolé, constate la détermination des conservateurs. En fait le *herem* a déjà été solennellement prononcé la veille. Que peut faire Moïse Kapsali, sinon s'incliner?

Élie Mizrahi, le successeur de Moïse Kapsali à la tête des communautés de Constantinople, qui raconte l'événement, finira par refuser toute valeur contraignante au *herem* en question. Jugeant des faits autant en politique qu'en juriste, il note simplement que cette décision n'a pas été prise à la majorité, qu'elle n'a pas été formellement ratifiée par son prédécesseur, et qu'en outre il a été fait usage de la force pour l'obtenir... Les anathémiseurs ont cherché à ruiner le prestige des enseignants; ils ont directement porté atteinte à leurs moyens de subsistance; et eux-mêmes, en cherchant en réalité à suspendre toute relation entre les deux communautés, visaient sans doute à se libérer facilement de dettes contractées auprès de prêteurs karaïtes...

Certes, Élie Mizrahi invalidera le *herem*. Les enseignants, qu'ils soient d'origine byzantine ou espagnole (notamment après 1492), n'auront d'ailleurs pas vraiment cessé de prendre des karaïtes pour élèves. Mais le mal est fait. Un coup sévère a été porté à ce que Mizrahi considère lui-même comme une saine émulation:

Car nous avons vu de nos yeux, et personne ne le niera, que depuis que les professeurs [rabbanites] ont été empêchés d'enseigner les karaïtes, l'étude a été du même coup rendue impossible aux rabbanites, et elle s'est réduite jusqu'à disparaître. En effet, lorsque les élèves karaïtes fréquentaient l'école

des rabbanites, les élèves rabbanites les enviaient, faisaient effort dans leurs études, car «la jalousie des scribes augmente le savoir»<sup>4</sup>. Or lorsqu'ils furent empêchés d'enseigner les karaïtes, la jalousie disparut, et avec elle la *Tora* diminua parmi nous<sup>5</sup>.

### *Sefarad*<sup>6</sup>, vue de Byzance

L'amer constat d'Élie Mizrahi ne saurait pourtant faire oublier que les difficultés, les oppositions, l'étroitesse d'esprit ou le conservatisme de certains n'empêchèrent pas, à Andrinople d'abord, à Constantinople ensuite, le développement d'une vie intellectuelle riche et diverse.

Byzance fut loin de rester isolée du reste du monde juif. Grâce aux voyageurs, à commencer par le plus célèbre d'entre eux, Benjamin de Tudèle, qui, au XII<sup>e</sup> siècle, visite quelque trente-cinq villes de l'Empire byzantin, et qui trouve des Juifs dans la plupart d'entre elles (Benjamin raconte ainsi avoir découvert 2 000 rabbanites et 500 karaïtes à Pera, un faubourg de Constantinople). Savants, scribes, prédicateurs errants tissent de complexes réseaux de communication autour de la Méditerranée. C'est ainsi, par exemple, qu'à la fin des années 1270, l'on retrouve le kabbaliste espagnol Abraham Aboulafia (1240-après 1291) en Grèce, enseignant le *Guide des égarés* de Moïse Maïmonide (1138-1204) à Thèbes et à Patras. Au XIV<sup>e</sup> siècle, c'est la kabbale théosophique espagnole qui pénètre à Byzance, y produisant l'un des centres les plus importants de la mystique juive médiévale. Les textes et les manuscrits, eux aussi, voyagent. Ainsi Abraham Ibn Ezra (1089-1140) devient-il très vite l'un des exégètes bibliques les plus étudiés en terre byzantine: avant même la première vague d'immigration espagnole, en 1391, ses œuvres pénètrent à Byzance *via* l'Italie, et dès le XIV<sup>e</sup> siècle, elles occupent les savants juifs de la région.

Très vite, les grands classiques espagnols, Ibn Ezra, Maïmonide, Moïse Nahmanide (1194-1270) et bien d'autres occupent le devant de la scène. De ce point de vue, l'évolution du karaïsme byzantin est exemplaire. C'est ainsi qu'Élie Bashiatsi, un élève karaïte de Komtino, futur dirigeant de sa communauté, exprime sa prédilection pour la littérature hébraïque espagnole classique, sa préférence pour la cantilation sépharade et son appréciation positive de l'exégèse biblique pratiquée par les commentateurs ibériques anciens et modernes. Ne va-t-il pas jusqu'à s'appuyer sur Juda Halévi (1075-1141?) pour retrouver les origines du schisme entre karaïtes et rabbanites?

<sup>4</sup> *Talmud de Babylone*, *Baba Batra* 21a et 22a.

<sup>5</sup> Élie MIZRAHI, *Responsa*, Jérusalem, Darom, 1938, *responsum* 57, p. 178.

<sup>6</sup> Terme emprunté à Abdias 20, servant à désigner, dans la langue hébraïque médiévale, la péninsule Ibérique.

N'hésite-t-il pas, lisant entre les lignes, à créditer Ibn Ezra et Maïmonide de sympathies voilées pour le karaïsme? C'est avec quelque vivacité que Bashiatsi marque ses préférences:

Sans la crainte qu'inspirent ces talmudistes venus d'*Ashkenaz* [d'Allemagne] [...], qui répandent le trouble dans les communautés, avec leurs *tsitsiot* [franges rituelles], leurs *teflin* [phylactères], des manteaux qui leur tombent jusqu'aux pieds, un couvre-chef plissé [...] posé sur les épaules, tout cela pour effrayer les gens, à la vérité, sans cela, les savants qui sont ici et en d'autres contrées, ainsi qu'en Espagne, et qui recherchent le *pshat* [le sens littéral de l'Écriture], [tous] confessaient la vérité, car la vérité se porte à elle-même témoignage, c'est elle qui vient en aide, et non elle qui a besoin d'aide...<sup>7</sup>

Au-delà du caractère anecdotique du propos et de la franche hostilité qu'il exprime à l'encontre des Juifs ashkénazes (et du Talmud), c'est cette façon de réunir dans un même ensemble organique tous les zéloteurs du *pshat*, qu'ils soient byzantins ou espagnols, rabbanites ou karaïtes, qui mérite sans doute davantage de retenir l'attention. Ainsi, bien avant l'arrivée massive des expulsés de 1492, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, et plus encore au XV<sup>e</sup> (après l'arrivée à Byzance, à la suite des persécutions de 1391, de savants espagnols), le judaïsme romaniote se «sépharadise». Le «profil intellectuel» d'un maître judéo-byzantin comme Komtino l'illustre bien. Komtino est en effet d'abord le commentateur de deux auteurs phares de l'héritage sépharade: Maïmonide et Ibn Ezra. Lui-même est l'auteur d'un commentaire du Pentateuque. Or quelles sont donc les autorités le plus souvent invoquées (ou contestées) par lui? Outre le Romaniote Moïse Kaputsato et les deux karaïtes Aaron ben Joseph le Médecin et Aaron ben Élie de Nicomédie, on relève surtout les noms de Sépharades comme Ibn Ezra, Nahmanide, Maïmonide, David Kimhi (1160-vers 1235) ou Yona Ibn Janah (vers 985-vers 1040). Komtino n'est évidemment pas un cas unique. Il est même exemplaire de ces phénomènes de transmission et de passage qui ont placé le judaïsme byzantin au croisement de multiples influences: Juif byzantin qui a eu pour maître, sans doute à Andrinople, le Catalan Hanokh Saporta, Komtino signe son commentaire du Pentateuque, à Constantinople en 1460. En 1479, l'un de ses élèves, Joseph Ibn Shem Tov l'Espagnol, le copie pour son usage personnel. Et en 1483, c'est ce même manuscrit qu'il vend, pour 140 pièces blanches, à un autre disciple de Komtino, le karaïte Élie Bashiatsi...

<sup>7</sup> Élie BASHIATSI, *Aderet Eliahu* (Code), réimp. [de l'édition d'Odessa], [Ramle], Ha-moatsa ha-artsit shel ha-yehudim ha-kara'im be-Yisrael, 1966, «Inyan kidush ha-hodesh» (De la néoménie), chap. VI, f° 3 v°.

\*  
\* \*

Il est fort possible que cette séphardisation du judaïsme byzantin, bien antérieure à l'arrivée des expulsés d'Espagne, l'ait fragilisé. À moins, bien entendu, que cette valorisation du modèle sépharade n'ait été elle-même l'expression d'une fragilité intrinsèque. Lorsque les représentants «légitimes» de la tradition littéraire et intellectuelle sépharade firent massivement irruption sur la scène orientale, il était naturel que les savants judéo-byzantins déjà largement «séphardisés» aient du mal à se maintenir. Par ailleurs, s'ils ont vécu comme désespérantes l'expulsion elle-même et les tribulations par lesquelles ils sont ensuite passés en terre ottomane, les Juifs sépharades ont su imposer leur superbe aux Juifs autochtones de leurs nouveaux lieux d'implantation. Ils se considèrent eux-mêmes et ceux qui les reçurent les considèrent aussi comme les dépositaires d'un héritage prestigieux faisant autorité – au point qu'ils purent dans nombre de cas imposer leur propre *minhag* (usage) aux populations locales. Sans compter, bien sûr, la loi du nombre: le nombre écrasant des savants espagnols par rapport à celui des savants romaniotes, les dimensions respectives des milieux intellectuels de chaque camp et l'énorme déséquilibre démographique observé entre ces deux populations juives en général.

Le judaïsme romaniote ne sera pas pour autant si aisément laminé. Les luttes seront âpres. Et si l'usage de la langue grecque finit par se perdre (excepté chez les karaïtes ou dans certaines localités plus isolées), l'héritage culturel judéo-byzantin continue à exercer son influence. Pratiques et coutumes romaniotes ne cèdent pas si facilement devant la pression de la norme espagnole. Et ne suggère-t-on point que Sabbataï Tsvi, le «Messie mystique» du XVII<sup>e</sup> siècle, serait d'ascendance romaniote?

La fin du Moyen Âge juif méditerranéen semble ainsi être placée sous un double signe: séphardisation du judaïsme byzantin, orientalisation du judaïsme sépharade. Dans une large mesure, certains des aspects de cette évolution ont largement anticipé les grands mouvements de population ayant marqué la fin du XV<sup>e</sup> et le début du XVI<sup>e</sup> siècle. Les échanges culturels, les influences réciproques précédèrent le déplacement des personnes. Dès la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, pourtant, avant même que personne ne pressente en Orient l'imminence du raz-de-marée sépharade, à Andrinople, un certain Isaac Tsarfati, un Ashkénaze, un talmudiste venu s'initier à la philosophie et aux sciences profanes auprès de Komtino et de quelques autres savants du lieu, composait une épître où il s'adressait en ces termes à ses coreligionnaires de Souabe, de Styrie, de Moravie, de Hongrie et des pays rhénans:

Je sais les terribles malheurs, plus amers que la mort, qui accablent nos frères d'Allemagne – les décrets tyranniques, les baptêmes sous la contrainte et les ordres de bannissement qui sont leur lot quotidien. Lorsqu'ils fuient d'un endroit, me dit-on, un sort plus tragique encore les attend ailleurs... De tous côtés, ce ne sont qu'angoisse de l'âme et tourments du corps; qu'exactions commises par des oppresseurs sans pitié. Le clergé et les moines, ces faux prêtres, se dressent contre le malheureux peuple de Dieu... Ils ont édicté une loi selon laquelle tout Juif découvert à bord d'un navire chrétien qui fait voile vers l'Orient sera jeté à la mer. Hélas! comme les Enfants d'Israël sont maltraités en Allemagne; leurs forces les ont abandonnés! Ils sont ballottés de-ci de-là, et pourchassés jusque dans la mort... Frères et maîtres, amis et connaissances! Moi, Isaac Tsarfati, bien que d'ascendance française, je suis né en Allemagne où j'ai grandi aux pieds de mes vénérés maîtres. Je vous le dis, la Turquie est un pays d'abondance où, si vous le voulez, vous trouverez le repos. D'ici, la route vous est ouverte vers la Terre sainte. Ne vaut-il pas mieux vivre sous la domination des musulmans, plutôt que des chrétiens? Ici, chaque homme peut mener une existence paisible à l'ombre de sa vigne et de son figuier. Ici, personne ne vous empêchera de porter les plus beaux atours, alors qu'en chrétienté, vous n'osez habiller vos enfants en rouge ou bleu, couleurs que nous affectionnons, de peur de les exposer aux coups et aux insultes, et êtes obligés d'aller et venir misérablement vêtus de couleurs sombres... Ô Israël! Pourquoi dors-tu? Lève-toi et quitte ce pays maudit pour toujours!<sup>8</sup>

Quand Tsarfati écrit, Mehmet II n'a pas encore enlevé Constantinople. Cet appel, lancé de *Togarma* (Turquie) en direction d'*Ashkenaz* et de *Tsarfati* (France), qui peut alors imaginer que ce sont des Juifs à qui il n'est pas destiné et qui, sans doute, n'en auront jamais eu connaissance, que ce sont les Juifs de *Sefarad*, à la fin du siècle, qui seront contraints d'y répondre? Dès lors, et pour longtemps, le centre de gravité du judaïsme méditerranéen basculera en Orient, un Orient juif qui, délaissant peu à peu les plaisirs de l'exégèse philologique, de la philosophie et des sciences, deviendra en Galilée et ailleurs la terre d'élection et d'efflorescence d'une tradition kabbalistique née en Occident, en Provence et en Espagne.

<sup>8</sup> Cité par Bernard LEWIS, *Juifs en terre d'Islam* (1984), Paris, Flammarion, 1989, p. 159-160.